

Prologue

Les cavaliers vêtus de longues capes noires s'arrêtèrent au sommet de la vieille montagne d'Arrée. Leur chef, Jean de Chalons, fit basculer vers l'arrière son capuchon, laissant entrevoir par ce mouvement la grande croix blanche pattée qui ornait le plastron de sa soutane noire. Il balaya du regard le tapis végétal frissonnant sous le vent frais, un paysage de lande chamarrée aux couleurs de bruyères, de fougères et d'ajoncs, une étendue à peine coupée de quelques bosquets d'arbres sur des lieux alentour. On lui donnait pour nom Lanredec, la lande du parcours.

Aucun point commun avec l'espace de sable doré que ses compagnons et lui-même avaient sillonné en Terre Sainte. Si ce n'est qu'ils se trouvaient ici aussi en plein désert. Le centre de la Bretagne était très peu habité, car ces terres pauvres n'attiraient pas les convoitises. Et pourtant, le chevalier venait en prendre possession en tant que Commandeur, au nom de l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, en cette année 1313.

Cet ordre était né à Jérusalem deux cents ans auparavant, pour assurer la défense de la terre chrétienne et de la foi catholique contre les infidèles. Il s'était voué plus particulièrement à la charité, en accueillant, transportant et réconfortant des milliers de pèlerins et de malades. Mais organiser une telle entreprise si loin de la France nécessitait des fonds immenses. L'ordre s'était donc structuré pour faire fructifier les donations de toutes sortes, devenant un très bon gestionnaire, s'adaptant aux pouvoirs politiques sans y faire intrusion. C'est ainsi qu'il acceptait des terres vierges pour les développer et en tirer le profit qui servirait au sud, le long des côtes méditerranéennes et sur l'île de Rhodes devenue sa base militaire.

Le cheval nerveux bougeait à peine, maintenu avec doigté par ce cavalier émérite, qui avait porté pendant si longtemps l'armure et les armes de son Ordre. Maintenant que l'homme était âgé, son rôle était plus modeste, mais tout aussi indispensable. Dans la sacoche de voyage qui grinçait contre le cuir de la selle à chaque mouvement, une charte en bas-latin, au nom du Grand Prieuré d'Aquitaine, certifiait la passation de nombreuses terres bretonnes, dont certaines appartenaient avant leur dissolution à l'Ordre des Templiers. On y trouvait la mention de « domus de foilleya », le nom plus précis de ce territoire, que son nouveau commandeur avait pour mission de développer.

Jean de Chalons, songeur, caressa du bout des doigts la croix pattée de sa soutane. Les huit pointes symbolisaient les vertus dont les Hospitaliers devaient faire preuve : être juste, endurer la persécution, être sincère et net de cœur, regretter ses péchés, être miséricordieux, s'humilier aux injures, vivre sans malice, avoir le contentement spirituel. L'esprit clair et expérimenté du chevalier visualisait déjà les bâtiments qui allaient redessiner ce paysage brut. Regrouper les quelques habitants, accueillir des colons défricheurs, organiser une vie spirituelle pour réunir ces âmes et leur donner envie de partager cette terre selon des règles communautaires, voilà quelle était la mission de la nouvelle Commanderie : fonder une paroisse. Celle qui serait appelée quelques siècles plus tard *An Follled*, puis encore après *Ar Fouillez* en breton et *La Feuillée* en français, comme à l'époque qui nous intéresse maintenant...

*Mar blez glao da c'houel hanter-Est,
Kenavezo d'ar c'hraon kelvez*
(A la mi-août s'il pleut, aux noisettes dites adieu)

Lundi 14 août 1775

Un caillou roula sous son sabot et Julienne sauta légèrement pour ne pas perdre l'équilibre. Impatiente, elle se retourna vers son petit frère.

– Paul, dépêche-toi, Marie m'attend.

Le petit garçon lui sourit, les lèvres barbouillées du bleu des myrtilles qu'il avait glanées le long du chemin. Elle revint sur ses pas, incapable de résister au plaisir d'embrasser sa joue ronde, et lui sourit à son tour. Elle reprit plus doucement.

– Tu sais que c'est jour de marché et que j'aime y aller avec Marie.

Il acquiesça en silence, tout en la dévisageant. Il la trouvait belle quand elle souriait. Son visage était simple, avec des traits réguliers qu'elle maintenait toujours dans un air sérieux et grave. Mais quand elle lui souriait – car c'était surtout à lui qu'elle le faisait et il en était fier –, on aurait dit que les nuages s'écartaient et que le soleil passait d'un coup sur elle. Il aimait ces moments-là, car elle n'était qu'à lui alors.

Elle lui tendit la main et ils repartirent. Il savait qu'après avoir retrouvé Marie à Trédudon le Moine, les deux amies parleraient en l'oubliant un peu jusqu'au bourg. Et puis elles iraient travailler à l'auberge du bouchon (on l'appelait comme ça à cause du bouquet de branches qui montrait que c'était une auberge). Lui, il irait jouer avec Louis et Jean à l'arrière dans la ruelle. Après, il aurait le droit

de s'asseoir à côté de Joseph Bagot pour déjeuner. L'aubergiste lui faisait un peu peur parfois avec sa grosse voix, même s'il riait souvent. Ensuite, ils feraient ensemble le tour du champ de foire pour regarder ce que les marchands apportaient. Il y avait tellement de choses à voir qu'il ne trouvait jamais le temps long. Et souvent, il s'échappait un peu pour aller jouer encore avec les autres enfants sur le placître. Julianne ne le grondait jamais bien fort, et il en profitait un peu.

– J'ai emmené mes osselets, lui indiqua-t-il en montrant la poche de sa jupe. (1) Louis dit que les miens sont plus petits et que c'est mieux pour jouer.

– Il est plus âgé que toi et ses mains sont plus grandes que les tiennes. Il triche un peu.

– Ça fait rien. J'aime bien jouer avec lui. Il sait imiter pleins d'oiseaux et il m'apprend à siffler.

– Ah oui ? Fais-moi voir !

Il s'exécuta du mieux que ses lèvres encore novices le lui permettaient. Puis comme ce n'était pas très probant, il lui lâcha la main.

– Je vais faire la pie !

Il rassembla les mains et souffla en criant. Le son était très ressemblant et sa sœur s'extasia, ce qui le remplit de fierté.

Ils étaient parvenus à la sortie du chemin creux qui reliait Ruguelou à Trédudon le Moine et le terrain devenait plat et droit sur la dernière ligne qui menait au village. Paul enleva prestement ses sabots et se mit à courir.

– Je vais le premier !

Julianne le regarda avec tendresse. C'était un garçon éveillé pour ses trois ans et elle adorait le voir grandir. Elle savait qu'il était pressé de retrouver les frères de Marie, les deux fils Cousse, des géants pour lui bien sûr, puisqu'ils avaient environ 20 ans, mais des adultes qui le considéraient avec gentillesse, comme les grands frères qui lui faisaient défaut. Elle soupira avec tristesse, pensant au dernier printemps. Charles, leur père, lui manquait tant ! Lui qui était si doux, si attentif, lui qui avait su l'entourer d'affection lorsque

sa mère à elle était morte en 1769, ainsi que ses deux premiers petits frères, lors de l'épidémie de typhus. Il avait su estomper sa peine, surmontant la sienne pour elle. Plus que jamais, elle l'avait accompagné partout, lorsqu'il allait conter dans les villages, buvant ses paroles et ses gestes. Pour la sortir de son abattement, il lui avait fait un beau cadeau. Connaissant son intérêt pour les histoires, il lui avait appris à lire et à écrire. Chose rare pour l'époque. Et le soir, tous les deux partageaient ces moments de quiétude en lisant le seul livre que Charles conservait comme un trésor, *L'histoire poétique* du Père Gauthruche.

Elle l'aimait tant que lorsqu'il y a quatre ans, il lui avait annoncé son intention de se remarier avec Catherine Le Jolec, elle s'en était réjoui pour lui. La jeune femme avait 15 ans de moins que lui, et sa douceur et sa gentillesse lui avaient plu aussitôt. Elle avait passé de doux moments, entourée de ces adultes gais et affectueux, dans un village où chacun connaissait bien les autres et où – excepté quelques petits litiges – l'on s'entraidait. Et avec la naissance de Paul, Julienne avait oublié que le malheur pouvait parfois revenir frapper vite. Mais à la fin de l'hiver, des voyageurs avaient trouvé Charles agonisant sur la route de Carhaix, où il avait été attaqué par des voleurs. Il avait reçu un choc violent à la tête et au ventre, et très vite, malgré les soins de Catherine et de Julienne, il avait perdu doucement ses forces avant de rendre l'âme.

La jeune fille sentit l'odeur des feux de tourbe avant de voir les premières maisons de Trédudon. Construites en grosses pierres de granit, leurs toits étaient recouverts de genêts. Quelques-uns étaient assemblés de larges dalles d'ardoises, mais c'était plutôt rare, car on n'était pas riche ici. Chaque courtil, le potager attenant, était clos par des lames de ce schiste bleu, dressées à la verticale et percées d'un trou permettant d'y coulisser un pieu en guise de fermeture. Les tas de fumier se décomposaient près des crèches, et dans la cour des maisons. Mais l'odeur étant partout la même, on n'y prêtait pas attention. Les villages feuillantins étaient composés de nombreuses maisons. Dans d'autres paroisses, on trouvait un ou deux feux par

village. Ici, on en dénombrait bien plus (2). Chacune de ces unités vivait selon des règles bien structurées, établies par des générations de quévaisiers, les paysans vivant sur les quévais (3), ayant utilisé la coutume orale pour s'accorder. Par exemple, les multiples ruisseaux qui sillonnaient la paroisse servaient à tour de rôle chaque famille qui détournait légèrement les flux selon un calendrier bien précis, afin de permettre aux prairies les plus proches d'être irriguées ; on appelait cela les journées d'eau. Et gare à celui qui ne respectait pas le délai et la durée qui lui étaient impartis ! De la même manière, les issues, terres vagues des villages, servaient à tous avec pour principe le respect des droits communs. On s'y fournissait en genêts pour les toits, en litière pour les animaux, en tourbe parfois, et les bêtes pouvaient y paître librement... tant qu'elles n'allaient pas se promener dans le champ du voisin. Selon le caractère du propriétaire, l'entente pouvait s'arrêter alors là et le préjudice être rapidement porté auprès de la justice commandale qui se tenait au bourg, car les quévaisiers étaient très procéduriers. Tout était codifié pour l'individu comme pour la collectivité dont il faisait partie.

Ces grosses unités bien modelées par l'ancienneté de la paroisse favorisaient également une grande richesse de vie. Les familles étaient nombreuses (4), jeunes, entreprenantes, puisque les paysans savaient qu'ils pouvaient rester indéfiniment sur ces terres et en transmettre le fruit à leurs enfants. La Feuillée n'était pas riche, car la terre était pauvre et le mannis (5) ou le précieux fumier des bêtes ne parvenaient pas à l'engraisser suffisamment pour en tirer un bon rendement. Aussi les habitants avaient appris à vivre simplement, certains pauvrement, d'autres un peu moins. Ils avaient surtout compris qu'il leur fallait compenser cette faiblesse par leur esprit d'initiative. Les terres n'étaient pas fertiles ? Elles servaient autrement. On ne cultivait les bleds (6) que pour se nourrir en pain, bouillies et crêpes et pour payer la dîme, les courtils proches des maisons servant à nourrir la famille. Les plus chanceux pouvaient tout juste espérer vendre quelques grains aux marchés alentour. Par contre, les multiples parcelles grignotées sur la montagne permet-

taient d'élever du bétail : bœufs, vaches, moutons. On possédait aussi quelques porcs et des ruches. Et puis les hommes n'hésitaient pas à voyager. Partir à cheval pour trafiquer, c'est-à-dire commercer, dans les paroisses proches ou dans d'autres même très éloignées, en profitant de l'implantation de La Feuillée sur le vieil axe romain qui traversait les monts d'Arrée. Ce qui pouvait s'échanger, se vendre, s'acheter, les intéressait. Car tout petit bénéfice était le bienvenu. Ces multiples voyages enrichissaient un peu les courageux qui s'y aventuraient. Mais ils nourrissaient surtout la paroisse par tout ce qu'ils apprenaient ainsi ailleurs : les mœurs, les coutumes, les techniques, les produits. Toutes ces nouvelles étaient alors partagées lors des veillées multiples qui animaient les soirées des villages, chez l'un ou chez l'autre. C'est ainsi que les Feuillantins avaient la réputation d'être des gens intelligents, rusés, inventifs et hospitaliers.

– A quoi penses-tu encore Julianne ? dit une voix rieuse sur sa gauche.

Elle se retourna, surprise de n'avoir pas vu René Le Cousse, occupé à battre sa faucille, assis sur le talus face à sa maison. Il avait planté la petite enclume en terre et tapait doucement le métal. D'une belle allure toujours, bien qu'il soit âgé d'environ cinquante ans, ses gestes souples montraient son agilité. Les Le Cousse étaient une famille de gens bien bâtis, c'était un fait indéniable. D'une manière générale, les Feuillantins étaient des hommes robustes, d'environ 5 pieds de taille, forts et endurcis par le travail et le climat. Ils portaient la barbe et les cheveux longs, tombant librement sur les épaules, le grand chapeau noir vissé en permanence sur leurs têtes ne pouvant les empêcher d'avoir le teint hâlé. Vêtus d'une chemise de toile ou de berlinge, un mélange de chanvre et de laine, les jambes protégées par des bragues non bouffantes de même tissu, le bragou, leurs tailles étaient ceintes d'une ceinture de laine. Les pieds nus dans leurs sabots cloutés emplis de paille, ils mettaient des guêtres en toile sur les jambes. Aux moments les plus doux, leurs gilets et leurs longues vestes étaient en berlinge ; par temps froid, ils rajoutaient sur le corps un gilet en peau de mouton ou de chèvre et par

dessus une large veste ou pourpoint de laine. Pour les travaux rudes, ils portaient un manteau de peau de bique, et n'hésitaient pas à le rapiécer de toile à sacs, leur donnant l'apparence de brigands.

Les femmes se servaient de la même étoffe pour se vêtir, de la toile de chanvre ou de lin que l'on cultivait autour des villages et qu'elles filaient à longueur de temps, et de la berlinge que les tisserands fabriquaient ici également. Une chemise, un jupon pour les moins pauvres, une jupe, un justin ou corselet enserrant la poitrine, leur tenue était simple et confortable, avec un manteau pour se protéger du froid et des bas en fil ou en laine pour réchauffer leurs jambes. La particularité de leur habillement résidait dans une espèce de queue, large d'un empan – la longueur entre le pouce et le petit doigt – et plissée, qui tombait aussi bas que leurs jupes. Un tablier à piécette plus ou moins grande complétait l'ensemble. Leur chevelure était, comme dans l'ensemble de la région et selon les lois de la décence, dissimulée par un bonnet à trois côtés recouvert d'une coiffe dont les ailes retombaient légèrement. En cas de mauvais temps, les femmes se couvraient la tête et les épaules d'un capuchon et elles nouaient un mouchoir autour de leur cou pour protéger leurs gorges.

Les couleurs de ces tissus variaient du brun jaunâtre au noir, mais les femmes pouvaient de temps en temps porter des couleurs plus vives pour leurs jupes, selon la grosseur de leurs bourses. Une particularité encore les faisait remarquer : lors des jours de dimanches et de fêtes, tout le linge blanc des paysannes était propre à éblouir. C'était le cas de Marie en ce jour de marché. Elle venait de surgir hors la maison en souriant à son amie, qui fut une fois de plus saisie par sa beauté.

– Te voilà, Julianne, on va pouvoir partir, j'ai fini d'aider la mère.

Jeanne Le Cousse apparut au seuil de la maison tandis que Vincent et Jérôme les rejoignaient, Paul sur leurs talons. Il y eut soudain de l'animation gaie autour des deux Bronnec et l'air doux de ce mois d'août sembla encore plus léger. Les deux jeunes filles partirent alors bras dessus, bras dessous, tandis que Paul jouait fièrement avec

un petit fouet que lui avait fabriqué l'un des frères avec de la ficelle de chanvre.

En ce matin ensoleillé, Julienne se sentait bien, en harmonie dans cette paroisse qui formait son univers depuis dix-sept ans. Si on oubliait les intervalles où l'Ankou, la mort, venait faucher, elle s'y sentait heureuse. Mais une chose lui faisait défaut. Elle aurait voulu partir elle aussi ; vivre ces voyages dont elle rêvait, les décors avec la grande imagination qui la portait continuellement. Son père l'avait emmenée plusieurs fois à la ville d'Huelgoat, une fois à Carhaix et une fois à Morlaix, ce qui l'avait ravie. Toutes ses amies n'avaient pas eu cette chance. Certaines ne s'étaient même jamais aventurées à l'autre bout de la paroisse. Si seulement elle avait été un mâle, elle aurait déjà son bidet (7) et parcourrait le pays ! Elle aurait peut-être même pu sortir de Bretagne, aller jusqu'à la mer, traverser le royaume de France !

Sa famille plongeait ses racines dans la toute première histoire de La Feuillée. Ses ancêtres avaient tracé dans le temps un sillon qui leur appartenait à eux, les Bronnec. Un fil de vie qu'ils cherchaient tous à enrichir, de parents à enfants. Le plus célèbre des Bronnec, dont son père lui avait parlé, s'appelait Jean. Il avait vécu à l'époque où le duché était dirigé par les Montfort et il était parti onze ans avec sa femme jusqu'à Paris (8) et ses environs, où il y avait appris le français. Et puis elle pensait souvent à une autre de ses ancêtres, celle qu'on appelait la femme de Goulvas, ou plutôt la gouvernesse. C'est sous ce titre qu'elle était louée pour son travail, puisqu'elle travaillait pour l'Ordre (9) à la bonne gestion de l'hôpital qui accueillait les pauvres et les pèlerins sur la voie romaine à La Feuillée. Un jour, elle était partie en dévotion à Rome pour voir les tombeaux de Saint Pierre, de Saint Paul et de nombreux martyrs. Elle n'en était jamais revenue. Julienne se prenait à rêver à ce voyage. Avait-elle pu atteindre son but ? Qu'avait-elle découvert, appris ? Qui avait-elle rencontré ? Elle avait dû emprunter la via Francigena, la route des Francs, traverser la France et franchir les Alpes par le col du Saint Gothard. La jeune fille avait retenu les

noms chantants, répétés maintes fois par son père, des lieux italiens traversés : Piacenza, Fidenza, Berceto, Villagranca, Lunigiana, Salzana, Siena, Montalcino, Sans Quirino d'Orcia, Viterbo. Et la mer ? L'avait-elle vue à Vannes ou en Italie ?

Ces rêveries lui avaient joué de mauvais tours lorsqu'elle s'y perdait au lieu de surveiller les bêtes dans les champs. Cela l'avait entraînée à courir les landes plus souvent que les autres pour récupérer les vaches ou les moutons égarés. Mais que n'aurait-elle pas donné parfois pour continuer à courir au lieu de revenir ! Elle aimait son pays pourtant, ces Montagnes d'Arrée qu'on surnommait le dos de la Bretagne. Rude et coupant dans ses crêtes, tendre et verdoyant le long de ses ruisseaux. La rocaïlle alternait avec la tourbe, les bosquets avec la lande. Et lorsqu'elle grimpait au Roch Losquet où elle surplombait La Feuillée, ses yeux ne se lassaient pas d'admirer les infinies nuances des tenues et des champs alternant avec les blocs massifs des villages. Le bois taillis de Kerbérou s'étirait au sud dans un vert dense jusqu'aux premiers abords de Loqueffret, et plus à l'ouest, la terre noire et marécageuse se perdait vers Botmeur. Le dicton ancien s'offrait à sa mémoire : aplanir Brasparts, épierrer Berrien, arracher la fougère de Plouyé, trois choses impossibles à Dieu (10).

A peine venaient-elles de dépasser les dernières maisons que Marie darda sur elle ses yeux clairs et joyeux.

– Guillaume a fait sa demande !

– A tes parents ?

– Pour sûr ! Et selon les règles ! Il est venu accompagné de son père, avec un panier noir au bras, dans lequel il y avait du miel, des crêpes, du lard, du vin et du cidre. Ils ont parlé des récoltes, des bêtes, et de tas d'autres choses dont je n'ai rien écouté. Tu imagines, je cousais une chemise pour mon père près de la fenêtre, mais je ne savais même plus ce que je faisais ! Guillaume me regardait de temps en temps du coin de l'œil ; c'est tout juste si il savait quoi répondre au père quand il s'adressait à lui ! J'avais la tête qui me tournait ; ce qu'il pouvait être beau !

Julienne se mit à rire, gagnée par l'enthousiasme de Marie. Elle suivait depuis un an les approches amoureuses de Guillaume Le Gac auprès de cette jeune fille si courtisée qu'il était difficile de l'approcher certains soirs de fêtes. Il avait pourtant beaucoup d'atouts pour lui : beau, courageux, c'était un cavalier qui avait remporté la dernière course de chevaux lors de la foire de mai dernier. Il avait tout d'un champion. Pourtant, cela n'avait pas suffi à faire fléchir officiellement la coquette Marie qui aimait tant s'amuser. Il avait fallu qu'il fasse preuve de patience et de persévérance pour prétendre devenir le galant en titre. Mais depuis le printemps, les deux amoureux ne pouvaient plus cacher leurs sentiments. Julienne avait vu plus d'une fois son amie revenir les joues en feu et la coiffe bousculée (11) alors qu'elle jouait le rôle de son chaperon – ce dont les parents ne semblaient pas dupes.

– Et alors ? Quelle a été leur réponse ?

– Oui bien sûr ! Je leur aurais arraché les yeux s'ils avaient dit non ! Le père a même dit qu'il valait mieux dire oui car sinon Guillaume et moi on allait partir à deux cueillir des noisettes, et revenir à trois à la maison !

Elles rirent à nouveau.

– Tu as de la chance d'avoir des parents comme les tiens. Certains ne sont pas aussi arrangeants.

Les accordailles ne se déroulaient pas toujours aussi agréablement. Si le prétendant ne possédait pas les biens souhaités par les parents de la jeune fille, il pouvait être éconduit, voire même ne pas être reçu dans la maison. Parfois, avant la fin de la « transaction », le père allait placer les tisons du feu dans une position inhabituelle, ce qui signifiait implicitement une fin de non-recevoir. La jeune fille n'avait pas souvent son mot à dire non plus.

– Tu dis vrai. Mais je leur ai amené un beau gars qui possède déjà une petite maison et une vache. Ils n'ont point à s'inquiéter ! Ça sera toujours de l'aide pour la famille !

– Alors bientôt tu seras Marie Le Gac du village de Kermabilou !

– Je serai toujours Marie Cousse (12)... On se mariera en février, pendant la période creuse des travaux.

Elle se remit à rire.

– Il faudra qu'on se réchauffe !

La demi-lieue qui les séparait du bourg fut parcourue rapidement, et les passants devinrent plus nombreux. L'excitation fusait dans les ruelles, regroupées autour de l'église et du placître. La Feuillée était un carrouge, un carrefour important : située sur la grande route qui menait à Landerneau à l'ouest et à Carhaix à l'est, on y trouvait également un chemin qui allait à Morlaix et un autre qui allait à Brasparts. Le trio parvint aux abords de l'église. Julienne rappela Paul près d'elle et laissa Marie prendre la droite pour se diriger vers l'auberge.

– Je te rejoins dans un moment. On va au cimetière avant.

Ils avancèrent par l'arrière de la bâtisse. Longue de 40 pas sur 15 de large, elle était entourée du cimetière, clos par une muraille. Tous deux franchirent l'enceinte. Une grande croix de pierre de taille représentait les mystères de la passion du Seigneur avec un crucifix au bas duquel étaient gravées les armes d'un commandeur et celle de la Religion (la croix pattée), et sur les côtés deux colonnes représentant les bons et les mauvais larrons. Paul était toujours très impressionné par ces figures et ne lâchait jamais la main de sa sœur. Ils se dirigèrent vers la tombe de Charles qui était dans le bas du cimetière, vers le presbytère, près du reliquaire où étaient gravées également les armes de la Religion. Julienne déposa un petit bouquet odorant de fleurs de troènes qu'elle avait cueillies sur le chemin et se recueillit un moment.

– Tu crois qu'il est toujours avec les anges ? finit par demander la petite voix fluette à ses côtés.

Paul avait vu son père mort. Et aussi le vieux chien de Grégoire Cuffulou, et deux crapauds que le cheval des Le Cousse avait écrasés lorsqu'il s'était cabré près de la fontaine. On lui avait dit que c'était fini ; qu'il pouvait pleurer tout son saoul, et que maintenant son père lui raconterait des histoires la nuit seulement pendant qu'il dormait. Et c'était vrai. Des fois c'était de belles histoires ; des fois il avait un peu peur et il se serrait alors au plus près de sa mère pour

respirer son odeur de lait. Il récita une prière en demandant à son père de lui raconter ce soir l'histoire des deux frères, Nik et Seven, lorsqu'ils parviennent à se débarrasser de l'ogre dans la montagne. Elle faisait peur, mais à la fin, Seven – son préféré – reçoit un manteau orné de pierres précieuses. A ce moment-là, il s'imaginait enveloppé par ce trésor, et il se sentait bien.

Sa sœur lui caressa les cheveux sans lui répondre. Des fois, elle ne parlait pas beaucoup. Alors, il ne disait rien non plus. Il regarda en contrebas la Commanderie, vieille bâtisse plusieurs fois restaurée, et plus très solide. Il y avait un dessin gravée au-dessus de la porte principale : une pointe et trois étoiles (13). Il aimait bien les dessins et les figures qu'on voyait au bourg, dans l'église et sur les maisons. Devant la plus petite auberge, il y avait une enseigne avec une croix blanche (14), et sur une autre, c'était un animal dressé. « Un cerf » (15), avait dit Julienne. Son regard glissa le long du manoir vers l'issue qui donnait sur le placître et s'arrêta sur les nombreux vieux arbres qui y étaient plantés (16). Il n'y avait qu'ici et dans le bois de Kerbérou qu'il y en avait de si grands. Partout ailleurs, il n'y avait que de petits arbres sur les talus. Des choucas quittèrent les hautes branches pour se réfugier en criant dans le clocher. Ceux-là aussi, il pouvait imiter leurs cris. Il leva le nez et observa les deux cloches qui logeaient dans le principal pignon.

– Viens, on va à l'auberge maintenant, lui dit sa sœur.

Ils remontèrent vers la route en passant devant l'entrée de l'église et franchirent le portail qui menait à la cour du presbytère qui lui faisait face. On y voyait également les armes d'un autre commandeur et celles de la Religion. Ils traversèrent la cour, séparée du jardin par un mureton, et ressortirent de l'autre côté vers le placître. De nombreux marchands étaient installés sur le champ de foire. Ils le longèrent et se dirigèrent vers l'auberge en contrebas. Julienne le laissa courir dans la ruelle pendant qu'elle pénétrait dans le bâtiment.

Marie Joseph Badon l'accueillit fraîchement.

– Ah te voilà. Il est temps que tu viennes m'aider, je ne peux pas tout faire ici ! Commence par aller chercher de l'eau !

Jeune femme énergique de 28 ans, l'hôtesse de la plus grande auberge du bourg savait mener son affaire. Bonne cuisinière, elle savait tirer parti des provisions pour contenter ses nombreux clients sans gaspiller ni trop dépenser. La servante, Gillette, l'assistait pour le ménage de la salle et des chambres, mais les jours d'affluence, elle avait besoin de Marie pour servir et de Julienne pour l'aider aux corvées. Joseph Bagot, son mari de vingt ans son aîné, servait à boire aux hommes avec un subtil mélange d'amicale autorité qui lui permettait d'éviter les nombreux conflits qui survenaient en fin de journée. L'affaire marchait donc rondement et l'établissement était attrayant pour une paroisse si pauvre.

Dans la salle, les clients étaient installés, leurs penn-baz (17) entre les jambes, et discutaient autour de la grande table, près du garde-manger où trônaient des pièces rares : cinq chandeliers de cuivre, un vinaigrier, un huilier et des boîtes en faïence. Près de la cheminée, les hommes étaient assis sur des bancs, à côté de deux petits lits garnis réservés aux clients saouls à la nuit fermante. La cheminée attirait les regards car une multitude d'ustensiles en cuivre y brillait. Tourne-broche, crémaillère, chauffe-lit, casseroles, tourtière, chaudron, marmites, plats en étain, couvercle, tout servait à Marie Josèphe qui officiait devant le feu. Des braises y rougeoyaient tandis qu'une bonne odeur de soupe se dégageait de la marmite. Marie glissait entre les meubles et les hommes, prenant dans les deux buffets et le coffre près de la porte la vaisselle nécessaire au repas, installant les assiettes en étain et les cuillères en même métal ou en bois. Elle s'éclipsa discrètement pour rejoindre son amie en train de laver les plats à soupe dans un large bassin d'étain.

– Julienne, viens jeter un coup d'œil ! Il y a un étranger blond qui discute avec Joseph. Ce qu'il est bel homme !

La jeune fille prit un air outré.

– Mais tu n'arrêtes jamais !

– Que veux-tu, mes yeux ne sont pas faits pour rester dans mes poches. Viens voir, dit-elle en riant avant de disparaître.

Piquée par la curiosité, elle amena deux plats propres à Marie Josèphe, occupée à plonger la main dans la grande salière en bois

près du feu. Elle en profita pour glisser un regard vers la table. L'homme en question était très blond en effet et portait les cheveux courts. Son visage imberbe et plaisant était animé de grands yeux clairs au regard vif. Il écoutait Joseph, assis sur une chaise à ses côtés, mais son attention se partageait entre l'hôte et les jeunes femmes présentes dans la salle. Elle frémit quand il la dévisagea. Son regard glissa sur elle comme de la soie. Parfois, certains hommes avaient le regard lourd, et lorsqu'ils le posaient sur son corps, elle se sentait salie. Pas ici. Il y avait de la délicatesse dans sa façon d'observer les femmes. Joseph était en train de vanter à l'étranger l'importance de l'activité de La Feuillée.

– Le bourg est actif : il y a déjà un marché tous les seconds lundis de chaque mois. Puis deux foires aux bestiaux de six jours chacune, une le 2 mai, et l'autre le 14 septembre. Nous avons le pardon de la Saint Jean-Baptiste le 24 juin. Au mois de juillet, il y a la mise aux enchères publiques de la levée de la dîme. A la St Michel, on voit les ménagers venir au bourg pour régler leurs rentes. Il y a également les deux assemblées des généraux plaids le 2 mai et le 14 septembre. Sans compter les audiences de la juridiction une fois par mois tous les seconds mardis. Le pardon de St Houardon débute septembre. Quand il y a des ventes publiques au bourg, cela attire beaucoup de monde également. Sans compter les mariages au mois de février, et puis l'Ascension, la fête de Marie, la Toussaint et Noël. Nous sommes sur la route qui relie Landerneau à Carhaix et il y a souvent des passages de troupes, et par le chemin de Brasparts, les habitants du Botmeur rejoignent Berrien (18) en passant par ici.

L'inconnu le coupa d'une voix veloutée dans un breton hésitant.

– Cela fait beaucoup d'ouvrage.

– Sûrement, et d'autant plus que nous ne sommes que deux aubergistes au bourg, François Cam et moi-même. Jusqu'en 1773, il y avait bien l'auberge de Jean Jezequel dont l'enseigne était un cerf dressé, mais il est mort cette année-là, et Jeanne Pichon, sa veuve n'a pas continué l'affaire.

– Tu comptes rester plantée là jusqu'à midi ? dit Marie Josèphe en regardant Julienne. Va voir si Gilette a fini de nourrir les bêtes !

Elle sortit pour gagner la remise où se trouvaient la charrette et les bêtes. Le chien blanc tira sur sa chaîne à son approche puis la reconnut et se calma. Gillette donnait du fourrage aux deux chevaux, l'un châtaignier, l'autre gris. Julienne s'occupa des bovins : deux vaches, deux génisses, un bovillon ; caressa les deux petits veaux, puis ramena un peu de bois et une motte de tourbe pour la cheminée. Les clients avaient commencé à manger la soupe et découpaient de larges tranches de tourte de pain de seigle que Jacques Baller le boulanger avait cuit. Joseph revint de la cave, les bras chargés des bouteilles qu'il venait de remplir aux barriques. A l'auberge, les clients buvaient directement à la bouteille. Les mesures rangées dans l'armoire, les galopins (19) de verre, les pintes et les chopines en étain, les pichets en fer blanc ne servaient pas souvent. Ici, on buvait de compagnie sa part de bouteille, que ce soit du vin blanc, du vin rouge ou du cidre. Le vin de Gascogne, d'Anjou ou Nantois ou le quillat, ce jurançon noir venant du sud-ouest, était acheté à Monsieur Hir de Morlaix et charreté par pipe, c'est-à-dire deux barriques à la fois, jusqu'à La Feuillée. Le cidre était directement amené par les producteurs en demi-barriques.

Il faisait chaud maintenant dans l'auberge, les hommes et les quelques femmes présentes parlaient et riaient fort. La plupart d'entre eux avaient terminé de manger le lard accompagné de choux et les jeunes filles commencèrent à desservir. L'étranger blond se leva, rangea son couteau et s'approcha de Joseph.

– Combien je te dois l'ami ?

– Une livre (20) et dix sols pour le dîner et sept sols pour la chopine de vin.

Il le régla, le remercia et sortit. Julienne et Marie le lorgnaient tout en travaillant. Avant de passer la porte, il se tourna légèrement vers elles et les salua en souriant. Elles se regardèrent et discrètement firent de même. En sortant, il croisa deux hommes bien vêtus qui saluèrent la cantonade en pénétrant dans l'auberge. Joseph les apostropha amicalement en français.

– Maître Bunel ! Vous voilà de passage chez nous !

Marie Josèphe s'approcha pour venir les saluer également en français ; son mari lui avait appris la langue et elle savait s'en servir à bon escient.

L'avocat était notaire à Guerlesquin. Il présenta son ami à Bagot en lui expliquant qu'ayant à discuter d'affaires privées, ils souhaitaient dîner dans une des chambres de l'auberge. L'hôte n'eut qu'un geste à faire à Marie pour qu'elle comprenne.

– La chambre blanche !

Elle avait déjà saisi les assiettes en faïence et les couverts d'argent (dont les précieuses fourchettes) sur lesquels étaient inscrits *J:Bagot*, ainsi que les soucoupes et les gobelets de faïence pour le café. Les clients de choix n'étaient pas servis comme les autres. Puis elle monta dresser une des deux tables dans la pièce qui comprenait trois lits garnis de matelas recouverts d'indienne, de couettes et d'oreillers de plumes, équipés de tapis de laine et de pots de chambres. Elle donna un coup de chiffon sur les trois chaises de clisse (21), le fauteuil et l'armoire à deux battants, et referma les portes des deux autres chambres, la chambre verte, située au levant, et la chambre jaune au-dessus de la cuisine. L'aubergiste et sa femme dormaient dans le grenier, leur lit proche d'une armoire à deux battants et d'un bureau de clisse, le reste de la pièce recevant pêle-mêle les fûts de barriques vides, du foin, des tables, des bancs et divers ustensiles. Julienne monta à son tour servir le repas tandis que Joseph portait deux verres et un flacon de vin en verre également.

Ni l'une ni l'autre n'eurent guère le temps de traîner dans l'heure qui suivit. Il fallait débarrasser, ranger les restes dans les pots de terre au garde-manger, laver les assiettes, les plats, ranger les quelornes (22), les poches (23) à farine et autres paniers. Enfin, Julienne appela Paul et ils s'installèrent tous à table pour dîner. C'était leur salaire, un accord passé depuis deux ans avec les Bagot. Marie Josèphe leur servit du café. A cinq sols la tasse, c'était un beau cadeau qu'elles appréciaient à chaque fois. Joseph souriait, content de sa demi-journée ; l'affluence était bonne, la recette également. Les talents de cuisinière de sa femme maintenaient la

fidélité de la clientèle. Cela lui rappela la visite d'accordailles qu'il avait faite il y a quelques années chez les parents de sa future. La jeune femme lui plaisait alors pour sa mine avenante et sa jeunesse. Elle l'avait intéressé encore plus lorsqu'on lui avait loué son ardeur au travail. Mais lorsqu'elle lui avait servi une écuelle de sa soupe, il avait su qu'il faisait le bon choix. L'affaire était conclue. Ses parents et elle l'avaient lu dans ses yeux lorsqu'il avait fait claquer la langue contre son palais, l'air satisfait.

Les deux amies commencèrent le tour du placître tandis que Paul filait vers un groupe d'enfants au milieu de la place. Elles échangeaient quelques mots avec les vendeurs habituels, admirant leurs marchandises. En bas du champ de foire, elles retrouvèrent l'étranger blond. Nonchalamment appuyé contre le frêne devant lequel il s'était installé, il les observait en souriant. Julienne lui trouva belle allure. Agé d'une trentaine d'années, il était vêtu d'une culotte et d'un pourpoint de couleur sombre arrêté à la taille, et chaussé de souliers en cuir. Elle ressentit un trouble délicieux la saisir alors qu'elles l'approchaient.

– Vous faites mentir la légende, demoiselles, dit-il d'une voix mélodieuse.

– Et de quelle légende parlez-vous, monsieur ? répondit aussitôt Marie.

– De celle, mademoiselle, qui raconte que le soleil et la lune désespèrent de ne jamais se rejoindre. Dans votre cas, vous semblez inséparables, mais aussi lumineuses que ces deux astres, vous brillante comme le jour et votre amie intense comme la nuit. Mais tout aussi belles l'une que l'autre, termina-t-il plus bas.

Il était un peu déplacé d'entendre un tel discours en public, mais il avait parlé à leur intention seulement et ces mots avaient fondu discrètement dans le brouhaha ambiant. Marie partit d'un rire léger et coquet, tandis que Julienne s'empourprait fugacement.

– Vous savez tourner les compliments, monsieur. Et où avez-vous appris ce talent ? Vos habits ne sont pas ceux que l'on porte dans la région et pourtant vous parlez breton.

– Je viens de Touraine, mademoiselle. Mais je suis resté un an aux portes de la Basse Bretagne, à Vannes. J’y ai appris votre langue, quoiqu’un peu différente de celle qui se pratique ici.

Marie inclina la tête en souriant.

– Ne vous inquiétez point, monsieur, l’on vous comprend parfaitement.

– J’en suis rassuré, mademoiselle, puis-je connaître votre nom ?

– Je suis Marie Le Cousse, et voici mon amie Julienne Bronnec. Et vous, quel est le vôtre ?

– François. François Caillau.

– Vous venez de loin. Je ne sais pas où se trouve la Touraine, mais Vannes est déjà au bout de la Bretagne.

Julienne intervint.

– C’est en-dessous de Paris, Marie, au bord de la Loire. Tu as entendu parler de Tours ?

François se tourna vers elle.

– Vous êtes bien savante, mademoiselle. Tours se situe en effet au bord de la Loire et c’est un endroit magnifique.

Marie reprit la parole.

– Julienne sait lire figurez-vous, lui expliqua-t-elle avec fierté. Et elle parle un peu de français. On peut compter sur les doigts d’une main les femmes qui en font autant dans la paroisse. Et sur les doigts de l’autre main les hommes, d’ailleurs, exception faite des officiers de la Commanderie bien sûr.

– C’est pourquoi je n’aime pas m’en vanter, tu le sais, lui dit son amie avec un peu de reproche dans la voix.

– Mais monsieur François ne connaît personne ici, cela ne le dérange en rien de partager ton secret !

Le jeune homme se mit à rire gaiement.

– Je sais tenir ma langue. Quand on voyage beaucoup comme je le fais, il vaut mieux savoir être prudent en toutes occasions.

– Jusqu’où êtes-vous donc allé ? ne put s’empêcher de demander Julienne, une lueur d’envie dans les yeux.

– J’ai été en Champagne et en Bourgogne.

– Et dans le Sud ? En Provence, en Italie ?

- Point encore. Mais peut-être irai-je un jour.
- Comme je vous envie, soupira Julienne.
- Il la regarda avec insistance.
- Je pourrais vous parler de mes voyages, si cela vous plaît.
- Sûrement ! s'exclama Marie, ce qui fit rire à nouveau le jeune homme.

Ils discutèrent à plusieurs reprises tout au long de l'après-midi, selon l'affluence des acheteurs. François racontait bien. Enfant naturel, il avait été placé dans un séminaire pour servir la religion. Mais son tuteur, ayant perdu son fils, l'avait rappelé pour l'aider dans son commerce de vins. L'homme n'avait pas su maintenir son affaire, et François était parti très tôt sur les routes pour subvenir à ses besoins, s'adaptant au gré des régions aux différents commerces qu'on y trouvait. Il avait prit goût à ce vagabondage et, selon les rencontres, faisait des haltes pendant quelque temps. Il était établi pour le moment à Quimper et vendait de la mercerie pour un commerçant du bord des quais, ainsi que de la dentelle du pays bigouden. Marie s'extasiait devant ces pièces délicates et précieuses, rêvant de pouvoir en porter une pour le jour de son mariage. Julienne, elle, était fascinée par le récit du jeune homme. C'était un charmeur. Il ne cherchait pas à surprendre l'imagination de son auditoire comme le faisait Charles, son père, qui pratiquait l'art du mystère, de l'étrange et du comique dans ses histoires. François jouait avec les émotions. Il ne décrivait pas seulement ce qu'il avait vu et fait ; mais il évoquait ce qu'on pouvait ressentir en les partageant. Mieux, il devinait ce qui touchait Julienne dans son récit et le colorait pour elle en fonction des sentiments que reflétait le visage simple de la jeune fille. Les yeux accrochés aux siens, elle plongeait dans l'évocation de ces souvenirs, pénétrée par la certitude d'accompagner ce voyageur tout au long de sa route. L'après-midi fila ainsi très vite. Les autres jeunes de la paroisse se retrouvaient sur le placître et discutaient par petits groupes, selon leurs affinités. Marie présenta François à d'autres jeunes gens, et il devint vite le centre d'intérêt de la journée. Lorsque tout le monde se sépara en fin

d'après-midi, les deux jeunes filles, tirant par les mains un Paul épuisé, parlèrent encore de lui sur le chemin du retour.

– François a dit qu'il reviendra le mois prochain pour le marché. Je crois qu'il a bien aimé discuter avec nous. Ce qu'il est bel homme, et galant ! Il regarde les femmes comme si elles étaient les seules à exister, ce qu'il est agréable ! Tu ne trouves pas Julienne ?

– Si, c'est vrai, Marie.

– Tu ne l'as pas lâché des yeux cet après-midi !

– Il a déjà vu tant de choses !

– Moi, c'est son expérience qui m'intéresse, poursuivit Marie en gloussant. S'il me l'avait proposé, je l'aurais peut-être bien suivi pour qu'il m'en apprenne plus !

Julienne s'arrêta net, choquée.

– Marie, tu oublies que tu es fiancée et que tu aimes Guillaume !

– Oh Julienne, ce que tu peux être naïve parfois ! J'aime Guillaume, c'est sûr, mais badiner avec un homme discret et de passage, c'est un jeu innocent et sans conséquence.

– Comment peux-tu imaginer fricoter avec deux hommes en même temps ? Moi je ne pourrais pas.

– Non, te connaissant, j'en suis certaine. Je crois que tu as trop écouté les contes de ton père, et que parfois tu ne fais plus la différence entre le rêve et la réalité.

Julienne se rebiffa, comme à chaque fois qu'on touchait à la mémoire de son père.

– Et toi tu ferais mieux de t'inspirer un peu mieux de ces histoires ; elles sont souvent pleines de bon sens et de morale.

Marie s'arrêta et haussa le ton, en colère.

– Peux-tu m'expliquer alors, quelle si belle histoire pourrait être racontée sur les femmes de paysans ? Moi aussi, j'écoute et j'aime les contes. Mais est-ce qu'ils parlent de la misère d'être pauvres, de ne rien posséder à part des outils et quelques hardes ? Est-ce qu'ils parlent de toutes ces femmes qui ne choisissent pas leurs fiancés, qui meurent en couches, de celles qui sont battues par leurs pères, puis par leurs maris, qui perdent la moitié des enfants qu'elles portent et

voient les autres mourir de maladies un peu plus tard ? Est-ce qu'ils parlent de l'histoire de Constance qui a été prise par son maître alors qu'ils étaient une dizaine à dormir dans la salle ? Et de celle de Jeanne, cette fille-mère qui a jeté son nouveau-né dans le puits, prise de panique tellement elle avait peur d'être rejetée par le village et de devoir mendier ?

– Tu parles de quelques familles où le malheur s'abat toujours. Font-ils des efforts pour améliorer leur vie ? Regarde les tiens ; chacun travaille à maintenir une belle famille pour y vivre mieux.

– Eh bien, regarde ma famille, puisque tu en parles. Chez nous aussi on a perdu des enfants. Et te rappelles-tu mes deux grands-mères ? Elles sont mortes usées vers 50 ans, veuves depuis longtemps et à la charge de mes parents. Vois-tu Julienne, moi j'ai 20 ans passés, je suis jeune, jolie, et bien vivante, et les seules meilleures années de ma vie, c'est maintenant. Alors je veux en profiter et m'amuser.

– Alors pourquoi te maries-tu ? Amuse-toi avec Guillaume, et avec François, et avec d'autres !

– Tu sais bien que seule, une femme est mal acceptée. Même si elle hérite de biens de ses parents, elle doit avoir un tuteur pour la représenter. Il faut qu'elle ait un père ou un mari pour pouvoir vivre dignement dans la paroisse.

Marie se calma d'un coup.

– Et puis tu me connais, ce n'est pas moi qui oserais changer tout ça.

– Je te comprends. Moi-même j'aimerais vivre autrement... mais je ne sais pas si je le pourrais. J'aimerais faire comme François en fait.

– Pour finir attaquée sur la route comme ton père ?

– Mon père a eu tort de rentrer seul. D'habitude, il partait avec d'autres, mais il était si pressé de nous retrouver...

Marie changea de sujet, sentant son amie repartir dans sa tristesse.

– Dis plutôt que tu aimerais faire la route avec François ! Et même si c'était le cas et qu'il acceptait, tu serais considérée comme une femme perdue.

Julienne se dressa face à elle, faussement en colère.

– Comment ça, même ! Me crois-tu incapable de lui plaire ?

Elle poursuivit plus modestement.

– Je dois bien plaire à quelques-uns quand même !

Marie lui reprit le bras.

– Faudrait-il encore que tu les regardes ! Et puis tu leur fais peur avec ton air à penser. Mais moi je t’aime comme tu es, et si François te préfère à moi, je te le laisserai, ma Julienne !

– Eh bien moi, s’il te préfère à moi, je ferai tout pour te le reprendre !

Mais plus tard à la nuit, dans son lit clos entrouvert lui permettant de regarder la clarté de la lune, Julienne repensa à leur conversation. Marie avait raison ; c’était maintenant qu’elles pouvaient réaliser ce qu’elles désiraient. Et elle, son souhait était d’aimer et de partir. Le beau visage de François vint flotter devant ses yeux, la troublant jusqu’au vertige. Quand il reviendrait, elle ferait tout pour qu’il s’attache à elle et peut-être pourrait-elle ainsi quitter La Feuillée avec lui...

Notes

(1) par commodité, les petits garçons étaient habillés comme les filles ; ils recevaient leur pantalon, le bragou, entre 5 et 8 ans.

(2) 200 feux environ entre le bourg et les villages : Litziez, Trédudon l’Hôpital, Ruguellou, Kerelcun, Kerbrann, Kermabilou, Kerbruc, La Ville Blanche (Kervern), Kerbran, Kerbérou, Kerhanhéroff.

(3) mode d’exploitation particulier aux terres appartenant aux Hospitaliers.

(4) 1282 habitants en 1790.

(5) mannis : feuilles et débris végétaux écrasés et pourris dans les mares et les chemins.

(6) bled ou blé : ce terme était employé à l’époque pour tous les types de céréales ; le blé signifie de nos jours le froment de l’époque.

(7) de rustiques bidets bretons de race de Briec portant des selles presque pareilles à celles dont se servaient les meuniers pour porter les sacs. Il n’y avait pas d’étriers, mais une simple corde, tendue d’avant en arrière de la selle, car le

cavalier n'avait besoin de support que dans son dos puisqu'il montait les deux jambes pendantes du même côté.

(8) né en 1433, il avait peut-être participé à la remise en état des terres de Montfort-l'Amaury, ravagées pendant la guerre de Cent Ans, en échange d'une exemption de paiement d'impôts pendant dix ans (cf *La Quévaise* de Jeanne Laurent, p. 91).

(9) ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem.

(10) Kompeza Brasparz, diveina Berrien, diradenna Plouie, tri zra impossubl da Zoue.

(11) « Ayaouic » de Fanch Roudaut dans *Kreiz Breizh* n°8 : les mœurs ne semblaient pas aussi strictes qu'on l'imagine pour cette époque, et il y avait un réel écart entre les comportements amoureux de certains et les idéaux rigoristes d'autres.

(12) parfois on appelait les gens par le nom de famille, parfois la particule *Le* était rajoutée devant.

(13) les armes du commandeur de Saint Offange, « d'azur au chevron d'argent, accompagné de trois molettes de même », commandeur en 1614.

(14) existait en 1712.

(15) existait en 1773.

(16) de nombreux chênes et quelques frênes certainement centenaires.

(17) inséparable bâton retenu au poignet par une dragonne, dont se servaient les hommes, surtout pour se battre. Ils visaient en général la tête en premier, ce qu'ils appelaient « frapper sur le baptême ».

(18) Botmeur et Berrien faisaient partie de la même paroisse qui, curieusement, était coupée en deux par celle de La Feuillée. Les habitants de Botmeur venaient parfois plutôt à La Feuillée qu'à Berrien pour certaines occasions et formalités.

(19) galopin : ¼ de litre / pinte : un litre / chopine : ½ litre.

(20) une livre valait 20 sols et un sol valait 12 deniers.

(21) les clisses étaient des éclats de bois minces et souples qu'on utilisait pour la vannerie.

(22) quelorne : sorte de baquet.

(23) poche : sorte de sac.